

LE PROJET VERT : COUP D'ECLAT A OUAGA

par NOEL X. EBONY

Le Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Fespaco) a certainement connu de meilleures années que celle de sa septième édition (21 Février – 1^{er} Mars 1981). Cela tient au rythme de production cinématographique : entre deux festivals, la quantité de films nouveaux est peu élevée. De même est faible la probabilité de révélations tranchantes. Les films sont produits au compte-gouttes. Les œuvres fortes, rares par définition, le sont encore plus. A l'exception de *Seye Seyeti* de Ben Diogaye Bèye, à cause de son écriture neuve et originale, peu de films auront marqué cette rencontre. L'on se fût endormi de monotonie sans le coup d'éclat (qui n'en voulait pas être) perpétré par les jeunes cinéastes.

Ces cinéastes qui, nés en 1960 (pour l'allégorie) ont aujourd'hui 21 ans. Ils sont majeurs et ils estiment n'avoir pas de communauté d'intérêt avec leurs collègues quinquas ou sexagénaires ou que même ceux de leurs congénères qui ont vieilli dans leur esprit avant l'âge. Le coup d'éclat a été la création, au bord de la piscine de l'hôtel Indépendance, aux alentours de 3 heures le 26 Février, *l'Oeil vert*, collectif de cinéma. Ce jour-là, un secrétaire général et un secrétaire général adjoint ont été élus, respectivement Mory Traoré et Yéo Kozoloa.

Aussitôt que la nouvelle de la création du collectif a été connue, des « *notables* » du « *cinéma africain* » ont parlé de « *scission* », de « *manœuvres de division* », etc, sacrifiant en somme à la phraséologie en vogue chez nos chefs d'Etat. Le « *cinéma africain* » est-il donc si fragile que le groupement par affinité de jeunes cinéastes déclenche ce rituel d'exorcisme ?

De fait, une majorité des membres fondateurs de *l'Oeil vert* récusent le terme de « *cinéma africain* » considéré comme un abus de langage. Ils nient l'existence d'un tel phénomène. Pour eux le « *cinéma africain* » est un ghetto où l'on a convenu d'enfermer les producteurs du continent, ghetto entraînant dans son sillage son cortège de misérabilisme, de néocolonialisme, de mandarinat et de rodomontades, le tout emballé dans la mystique d'une unité fictive au mépris des diversités culturelles et de sensibilités. Pour le collectif, parler des cinémas d'Afrique ou des cinéastes d'Afrique serait plus convenable. Ce n'est pas une simple querelle de mots : la tendance réductrice des théoriciens de ce cinéma traduit un mépris profond à cause de la hiérarchisation à quoi réfère, subtilement, le vocable.

La spécificité : Brahim Babaï, le pittoresque président de la Fepaci (Fédération panafricaine des cinéastes), blêmissant face aux jeunes de *l'Oeil vert*, n'a pas craint de dire : « *inutile de créer une autre structure, la Fepaci vous attend à bras ouverts, comme une putain, venez la prendre...* ». L'idée que

l'on pouvait, dans ces conditions, le prendre pour un proxénète ne l'a pas effleuré. En tout état de cause, les jeunes du collectif lui ont répliqué qu'ils avaient de leur cinéma une plus haute idée. D'où la création du collectif à côté de la Fepaci.

Cette première ébauche est placée sous le signe de la coopération horizontale. Avec Marlaux ils disent que le cinéma est une industrie et qu'ils en font leur métier, c'est-à-dire un moyen de gagner décemment leur vie, qui consiste à travailler, à produire. Sans doute les problèmes rencontrés par les membres du collectif sont-ils identiques à ceux de leurs aînés. Néanmoins ils estiment avoir le droit de trouver par eux-mêmes des solutions spécifiques, différentes de celles de leurs devanciers. En vingt ans les cinémas d'Afrique n'ont gagné que d'être une bête de cirque, encagés dans les festivals où l'on vient les voir comme des moutons à cinq pattes. Hors quelques illustres exceptions qui poursuivent leur cavalier seuls, les cinéastes du continent continuent d'être des mendiants chics. On leur concède colloques, séminaires et conférences. Ils viennent y proférer les invectives que l'on attend d'eux qu'ils profèrent, quelques organismes charitables et naturellement bien intentionnés leur accordant, à grands frais de publicité, des prix, des subventions, etc, à la façon dont nos dirigeants politiques s'occupent de développement depuis le même nombre d'années et avec les mêmes résultats que l'on sait.

Faute d'être organisé de façon adéquate, les cinéastes sont minés par le sous-emploi, les jeunes sans renom piaffent d'impatience de (se) réaliser. Ils ont à faire face aux obstacles liés au cycle de production-distribution et à s'affirmer à côté

d'illustres aînés jaloux de leur position et, surtout, peu coopératifs. Les jeunes estiment que leurs devanciers ont failli à leur rôle de guides et de conseillers, se disqualifiant ainsi d'eux-mêmes et suscitant leur fureur iconoclaste.

Il ne faut pas oublier que le cinéma est jeune en Afrique et que la plupart de ses pionniers sont vivants : l'imaginaire collectif a fait de certains noms le synonyme obligé du terme « *cinéma africain* ». L'ombre des « *géants* » ne semble pas, aux yeux de certains jeunes, favorables à l'éclosion de nouveaux créateurs. La Fepaci, créée par les pionniers, s'est posée comme interlocutrice des institutions africaines : gouvernements, organismes internationaux, etc. Le Fespaco est à son actif. Le rôle de public-relations dévolu à la fédération panafricaine des cinéastes n'est pas remis en cause. En tout cas, pas encore : tout cela sera discuté au congrès de Libreville. Mais la nécessaire organisation de la coopération entre cinéastes n'a pas été une réelle préoccupation de la Fepaci.

L'Oeil vert se propose de pallier à cette lacune ou plutôt de se donner cette mission. Dans une première étape, le secrétaire de *L'Oeil vert* chargé de recenser tous les professionnels du cinéma (réalisateurs, techniciens de l'image et du son, etc.) et d'établir un fichier complet par pays, des hommes, du matériel et des films disponibles.

Cette première entreprise permettra d'enrayer le mal qui consiste encore à importer du matériel onéreux et des techniciens étrangers (français notamment). Le secrétariat est chargé également de publier un Bulletin de liaison ; le matériau

de cet organe sera fourni par les « boîtes postales » (cinéastes, responsables de la collecte de l'information dans chaque pays) : ce seront des informations sur les projets en cours, les difficultés rencontrées, les hommes et le matériel disponibles, les propositions de scénarios, les offres de co-production ou d'assistantat. Bref, le Bulletin animera une bourse du travail et du matériel permettant ainsi une coopération efficace. *L'Oeil vert* prévoit, pour les années à venir, la publication d'une revue du cinéma grand public, accessible au public des salles. Bien évidemment, les colonnes de cette revue ne seront pas ouvertes au discours étranger, lequel domine encore et oriente de façon insidieuse les questions de la cinématographie.

En l'absence de revues sur le continent, les « *africanistes* » occidentaux sont devenus les vrais idéologues des cinémas d'Afrique. Ils y plaquent leurs paramètres d'analyse, leurs inquiétudes privées, leurs présupposés esthétiques, soit de façon normative soit avec leur complaisance paternaliste qui est un autre nom du viol culturel. Des revues sont nées, avec elles des « *grandes signatures* » ; ces revues font vivre des plumes militantes sur le dos du « *cinéma africain* », décernant des certificats d'africanité (!), jetant l'anathème, nommant ou dénommant, occupant tout l'espace du discours avec une bonne conscience que leur confère leur habileté à manier les ismes à la mode et leurs proclamations tiers-mondistes, marqués au coin de larmes de crocodiles. A tel point que dans les festivals de cinéma, il est devenu tout naturel de donner la priorité (invitations interviews) aux critiques européens. Ces maîtres sont accueillis à bras ouverts dans les jurys, et cela ne choque personne. Que cette présence, ce discours intempestifs puissent influencer

gravement le cinéma, cela ne semble gêner personne. Mais alors que l'on ne vienne pas fustiger, sur les écrans, les chefs d'Etats africains qui continuent de confier le destin de leurs peuples aux conseillers européens. Il faut savoir être conséquent : c'est du pareil au même. Faute d'un discours authentiquement africain, le cinéma de demain sera ce qu'en auront décidé les théoriciens africanistes, les petits fils de Tempels, universitaires et journalistes.

Décoloniser le discours : Le projet de *l'Oeil vert* est d'installer un courant décolonisateur dans le cinéma d'aujourd'hui. Le collectif de cinéma voudrait expérimenter une formule d'auto-financement : ses ressources ne viendront pas des cotisations – car il est bien connu qu'elles ne sont jamais payées – mais des dons volontaires, du produit des projections collectives à organiser. Surtout, les deux membres du Secrétariat devront trouver par eux-mêmes les moyens de fonctionner à l'exception de ressources provenant d'institutions gouvernementales ou d'organismes internationaux. Tout au moins jusqu'à ce que toutes les structures soient mises en place et que *l'Oeil vert* se fasse une place autonome.

Les manifestes politiques qui essaient les textes de nombreuses associations leur servent souvent d'alibi à l'inactivité, à l'absence de réalisations concrètes. Le principe, ici, est que chaque cinéaste est libre de sa sensibilité et de ses convictions religieuses : *l'Oeil vert* ne veut pas se poser en censeur idéologique, alors que même le problème premier est de donner naissance à un cinéma. *L'Oeil vert*, en s'organisant, a montré aussi la nécessité d'affirmer la tendance du cinéma

poétique à côté d'un cinéma politique qui passait à ce jour pour être la seule tendance possible. *L'Oeil vert* est la consécration d'un regard neuf, d'une caméra fertile : ce souffle nouveau, on le sent traverser *Poko* ou *l'Enfant de Ngatch*, *Les Dodos* ou *De l'autre côté du Fleuve*, soit une sensibilité propre à cette génération de jeunes gens qui estiment, après les désillusions politiques nées des échecs répétés, que le plus court chemin pour atteindre l'universel est de se dire, pleinement, sincèrement.

Ils veulent d'un cinéma ouvert et poétique mais aussi s'entraider et découvrir l'Afrique afin que, progressivement, par interpénétrations, l'on puisse un jour parler d'un cinéma africain. D'où le nom *l'Oeil vert*, pour traduire la promesse, l'espoir, la fertilité et la couleur de l'Afrique. (Une consœur qui manifestement n'a d'autres références que parisiennes, disait à Ouaga, sans rire, « *mais ça fait écolo* », alors qu'il lui eût suffi de regarder autour d'elle pour se rendre compte que l'Afrique est verte depuis des millénaires bien avant Brice Lalonde).

Encourager la jeunesse : En confiant le secrétariat à Mory Traoré et Yéo Kozoloa (Abidjan) les membres de *l'Oeil vert* exprimaient en encouragement tacite à l'action de ces jeunes cinéastes. Le premier revenu récemment du Japon, tente une expérience esthétique à travers son atelier de Théâtre Ouvert (TO) qui réconcilie dans un même univers symbolique, toutes les formes d'expression plastiques. Il est l'auteur de deux films, *Le Comédien et son texte* et *l'Homme d'Ailleurs*.

Le deuxième, Kozoloa, est cinéaste de formation. Après de vaines tentatives auprès des institutions gouvernementales en vue de réaliser ses projets de film, il a créé une société de production, les Films de la Montagne. Cette société créée avec son associé Jean Louis Koula, a commencé par réaliser des films publicitaires, se battant sur le marché de la publicité avec les « *grands* » français. Au bout de trois ans, après avoir remporté les deux premiers prix des Festivals du Film publicitaire de Nairobi et d'Abidjan, les Films de la Montagne ont démarré un film de fiction *Adja Tio*, réalisé par Koula, qui a remporté un vif succès auprès du public ouagalais. Les Films de la Montagne, dans l'esprit de *l'Oeil vert*, vont produire dans les prochains mois, un film basé sur le roman *Quinze ans ça suffit* du nigérien Amadou Ousmane avec des techniciens voltaïques et un assistant sénégalais. C'est cette forme de coopération qui, effectivement, pourra aider la promotion de la jeune cinématographie. Pour ce faire, le Collectif de Cinéma veut rester vigilant et garder l'œil (ou)vert.

AFRIQUE le mensuel, n°46 d'Avril 1981, pp 36-38